

Cours de chinois pour les enfants d'origine chinoise d'une école du 18^e arrondissement de Paris. Photos Benoit Durand pour La Croix



Quand l'école « papote » avec les familles venues de loin

À l'initiative de directeurs d'école du 18^e arrondissement de Paris, plusieurs écoles organisent des « papothèques » en leur sein. Ces temps d'écoute et de partage permettent aux parents d'origine étrangère de mieux comprendre le système scolaire français et de se sentir accueillis à l'école. Des ateliers pour enfants en langue maternelle sont aussi organisés.

Une quinzaine de personnes ont pris place dans la classe, autour d'un thé. Jen Sheng, Jade, Pai Chun Hong, Ye Dongxiao et les autres sont des parents d'élèves d'origine chinoise de l'école Pajol, dans le 18^e arrondissement. En ce matin de juin, ils ont répondu présent à l'invitation de la directrice, Véronique Rivière, et participent à la dernière « papothèque » de l'année.

Cette « bibliothèque des bavardages », légers ou graves, comme l'appelle joliment la directrice, a trouvé sa place depuis vingt ans au sein de sept écoles du 18^e arrondissement parisien. Désormais, une fois par mois pendant une heure, les parents viennent poser dans leur langue maternelle (mandarin, tamoul ou arabe) toutes les questions qu'ils se posent dans leur vie de famille. Problème d'autorité, d'ados en crise ou questions sur l'orienta-

« Contrairement à ce que l'on croit parfois, c'est en maîtrisant leur langue maternelle que les enfants seront meilleurs en français. »

tion scolaire de leurs enfants... Séance après séance, les parents se confient à la directrice.

Ce matin-là, Jade prend la parole la première. Elle parle un long moment en mandarin, la mine grave, et la petite assemblée l'écoute avec attention. « Elle dit que la grand-mère de ses enfants est décédée la semaine dernière, traduit alors l'interprète et ethnologue présente, à l'attention de Véronique Rivière. *Son corps* ●●●



●●● a été incinéré, car cela est obligatoire en Chine où la famille va accompagner les cendres. Mais Jade ne savait pas quoi dire à ses enfants qui ont été surpris par l'incinération. Ils disaient qu'ici, en France, les morts sont enterrés, et ils ne comprenaient pas pourquoi le corps de leur grand-mère était brûlé. » Véronique Rivière donne son point de vue : « Sans doute fallait-il dire que telle était la volonté de leur grand-mère. » Jade hoche la tête d'un air soulagé. « C'est ce qu'elle leur a dit », relaie la traductrice.

Puis la discussion rebondit. En cette fin d'année scolaire, les inscriptions au collège des élèves de CM2 fusent. Ye Dongxiao s'inquiète pour son fils Jean-Baptiste qui attend toujours de savoir s'il est pris en section internationale. « Est-ce normal ? », s'inquiète-t-elle, sa petite fille Mélodie dans les bras. « Oui, tout à fait », répond la directrice. « Et s'il n'est pas pris, où ira-t-il ? Aurai-je le temps de l'inscrire dans un autre bon collège ? », s'inquiète encore Ye Dongxiao. « Il pourra toujours aller au collège du secteur. » Visage perplexe de la maman. « Oh, vous savez, relativise l'enseignante, il ne faut pas trop se fier à la réputation des établissements. S'il travaille bien, il aura de toute façon accès à un bon lycée. »

« Il existe un collège qui propose une section de chinois dans cet arrondissement », s'étrangle alors une autre maman. Je ne savais pas. Moi j'ai dû inscrire Hélène dans le 16^e arrondissement parce que je croyais que ça n'existait que là-bas. Elle devra faire la route tous les jours. Est-ce trop tard pour changer ? »

Au fil des minutes, les parents égrenent leurs inquiétudes. S'y mêlent tour à tour rêves de réussite et difficultés à avancer à tâtons dans un système complexe. Véronique Rivière rassure les uns et les autres,

donne des explications à l'écoute desquelles les yeux s'écarquillent parfois et les moues se font perplexes. Ainsi quand on lui présente un smartphone. « Faut-il y inscrire les enfants ? », traduit l'interprète, désignant le site d'un groupe privé de soutien scolaire à domicile. La directrice dissuade, explique que cela coûte très cher. Conciliabule entre le petit groupe et l'interprète. « Oui mais leurs enfants n'ont pas que des bonnes notes. Ils ont parfois 14 par exemple, explique enfin celle-ci. Et les parents disent que ce n'est pas facile pour eux de les aider à faire leurs devoirs, car ils ne connaissent pas l'histoire de France par exemple. » La directrice acquiesce dans un sourire. « C'est effectivement plus compliqué pour vous que pour d'autres, mais vous savez, 14 ce n'est pas une catastrophe. » L'assemblée a du mal à y croire tout à fait.

« Il faut aussi faire une place aux parents dans leur langue d'origine, si l'on veut éviter que les enfants deviennent peu à peu les interprètes de leurs familles. »

De questions en questions, la papothèque tisse surtout un lien entre l'école et les familles. Aussi est-elle devenue un rendez-vous indispensable pour les parents. Certains, qui ont déménagé en banlieue, gardent leurs enfants à l'école de la rue Pajol et font une heure de route chaque jour, afin

de profiter des conseils de la papothèque. « Ces parents trouvent ici un véritable accueil et des solutions concrètes à leurs problèmes, résume la directrice. À terme, cela est essentiel pour leur intégration. »

Véronique Rivière, qui est membre de l'association Culture2+ à l'initiative de ce projet, voit dans l'accueil en langue maternelle une absolue nécessité. « Bien sûr nous visons tous l'intégration des enfants, et ceux-ci doivent apprendre le français. Mais il n'empêche, il faut aussi faire une place aux parents dans leur langue d'origine, si l'on veut éviter que les enfants deviennent peu à peu les interprètes de leurs familles. Il faut encourager les responsabilités parentales. »

Faute de quoi, le décrochage scolaire guette. « Nous avons lancé les papothèques à la suite d'un constat, se souvient-elle. À l'époque, les enfants d'origine étrangère qui étaient en difficulté se retrouvaient d'emblée orientés vers des centres médico-psychologiques. Or tout le monde savait bien que c'était inadapté. Les problèmes qu'ils affrontaient étaient liés à l'exil et ne relevaient pas du soin psychologique. »

Dans la salle de classe qui accueille la papothèque ce matin-là, un autre problème tracasse d'ailleurs beaucoup l'assemblée. Les parents se désolent que leurs enfants, à mesure qu'ils grandissent en France, perdent peu à peu le mandarin maternel. Jen Sheng, maman de trois enfants, le constate avec amertume. « J'ai beau leur parler en mandarin, ils me répondent toujours en français. Ils oublient le chinois ! » L'ensemble du groupe opine du chef. Certains sont dans une situation encore plus complexe car ils parlent le dialecte wenzhou, diffèrent

repères

La France compte 52 500 élèves allophones

Lors de l'année scolaire 2014-2015, le nombre d'élèves allophones, c'est-à-dire dont la langue maternelle n'est pas le français, s'est élevé à 52 500, soit 0,56 % de l'effectif total des écoles, collèges et lycées.

Près de neuf élèves allophones sur dix bénéficient d'une scolarité dans une classe spécifique, dite « unité pédagogique pour élèves allophones arrivants » (UPE2A), ou dans une classe ordinaire avec soutien linguistique.

C'est au collège que la prise en charge est la plus fréquente. En école, mais surtout au lycée, la proportion d'élèves scolarisés en milieu ordinaire sans soutien linguistique est un peu plus élevée.

À l'école primaire, les élèves allophones sont majoritairement scolarisés dans une classe correspondant à leur âge (64 %). Lorsque l'entrée dans le système scolaire français est plus tardive, à partir du collège et surtout au lycée, la proportion d'élèves sans retard scolaire est nettement plus faible.

Source : ministère de l'éducation nationale

rent du mandarin appris à l'école, et voient celui-ci tomber peu à peu aux oubliettes.

Mei, la sympathique prof de chinois, en est très consciente. Elle anime des ateliers en langue chinoise pour les élèves, proposés dans le cadre des ateliers périscolaires. À 16 h 30, c'est en effet au tour des enfants de se retrouver autour d'elle en classe pour un goûter puis des jeux en mandarin et wenzhou. Félix, Victoria, Killian, Milan, Wan Yu et Lucas rigolent bien. Certains sont presque uniquement francophones, d'autres se débrouillent bien en mandarin.

Mei les accueille tous avec un grand sourire et beaucoup d'énergie. Elle sait qu'elle peut compter sur le succès assuré du jeu Memory afin de leur faire renouer avec leur langue d'origine. Effectivement, la petite troupe s'empresse de répondre alors qu'elle désigne les cartes une à une. Elle commence

par l'image d'un chien. « Comment appelle-t-on cet animal en chinois ? » « Gǒu ! » fuse aux quatre coins de la table. Puis un papillon ? « Hútié ! » Un poisson ? « Yú ! » La prof reprend la prononciation au passage, rappelle la tonalité chantante qu'il convient d'adopter et fait répéter sa petite troupe en chœur.

« Attention, voici les faux amis. » Avec délectation, les petits répondent que « loup » en français devient « lǎng » en chinois, tandis que « lú » en chinois devient « cerf » en français. La petite troupe rit de bon cœur. « Contrairement à ce que l'on croit parfois, c'est en maîtrisant leur langue maternelle qu'ils seront meilleurs en français, toutes les études le montrent », conclut la jeune femme, qui libère sa petite troupe enchantée de ce pont jeté entre l'école et la maison.

Emmanuelle Lucas